

de mise en signes appliqué au fait urbain de la rue [...] (p. 145) » dans ce roman, montrant ainsi la complexité du système sémiotique zolien.

Dans « Lieux de la parole » et « Lieux de la morale », l'auteur examine diverses pratiques scripturales qui parviennent à donner une nouvelle configuration au discours narratif et à la question de la morale dans le roman de mœurs et la nouvelle réalistes. Outre Hugo, Flaubert et Zola, on aborde Maupassant, les Goncourt, Léon Cladel et Étienne de Jouy, une diversification du corpus qui permet de présenter un éventail plus large des traits distinctifs du récit réaliste. Par exemple, chez Cladel, Larroux décrit « l'être moral du vanu-pieds » (p. 200) comme un « réfractaire fidèle » (*ibid.*), une représentation particulièrement intéressante d'un personnage tiraillé en quelque sorte entre l'immobilisme et le renouveau, « dans sa condition laborieuse et foraine d'homme des champs et d'homme de la ville » (*ibid.*). L'auteur se penche aussi sur cette « morale du dénouement » (p. 271) qu'on retrouve chez les Goncourt et qui les distinguerait véritablement au sein du mouvement réaliste. Plus précisément, « [i]l n'y a pas chez eux le parti de se taire pour couper court au dénouement » (p. 272), une caractéristique que l'on reconnaît notamment dans « une dépense stylistique certaine au moment de clore » (*ibid.*) et qui se traduit par « un *telos* romanesque affirmé » (*ibid.*). Enfin, Larroux porte un regard sur la figure du mort (ou du moribond) chez Maupassant en montrant que celui-ci « reste fidèle à la grande leçon du naturalisme [...], celle qui depuis le XVIII^e siècle lui fait définir l'homme comme un être soumis aux lois et aux processus de la nature » (p. 301). Selon Larroux, les « modestes dimensions » (p. 298) de la nouvelle permettraient à un écrivain.e de mieux cerner « le fait mortel, coutumier, dans sa réalité anthropologique » (*ibid.*) Ainsi Maupassant, « l'air de rien, [...] ne recule pas devant la difficulté et oblige son public à voir ce qu'il n'aime pas voir, à se tenir au bon endroit » (p. 306). En somme, l'auteur fournit, dans « Lieux de la parole » et « Lieux de la morale », des explications et des exemples éclairants sur les liens indissolubles qui existent entre le discours narratif et la fonction axiologique de la littérature réaliste.

Malgré ses nombreuses qualités, *Les Récit réaliste et ses lieux* aurait profité de quelques améliorations. D'une part, il aurait fallu illustrer plus clairement les rapports entre certains des thèmes et des textes examinés, d'autant que plusieurs chapitres prennent un aspect quelque peu monographique. D'autre part, il aurait convenu d'ajouter une conclusion à la fin de chacune des quatre premières parties et, surtout, une conclusion synthétique à la fin de l'ouvrage. La dernière partie du livre, intitulée « Maupassant classique », ne consiste guère en un résumé des résultats de l'étude et ne permet pas à l'auteur de définir (ne serait-ce que schématiquement) la spécificité de la représentation et de la poétique de l'espace dans les œuvres du corpus. Néanmoins, *Le Récit réaliste et ses lieux* offre de nombreuses analyses et interprétations fascinantes et assez convaincantes de la configuration spatiale dans le roman et la nouvelle réalistes du XIX^e siècle et sera sans aucun doute profitable aux chercheur.euse.s qui s'intéressent à cette question.

Daniel Long

Université Sainte-Anne

Gounongbé, Ari. *Lilyan Kesteloot Femme au cœur de la négritude*. Paris : L'Harmattan, 2021. 148 p.

Publié en 2021, le livre *Lilyan Kesteloot, Femme au cœur de la négritude* a suivi la mort de Lilyan Kesteloot survenue le 28 février 2018. Alors que Gounongbé se promettait, depuis 2007, d'écrire un texte sur elle, la "femme au cœur de la négritude" a préféré un chemin détourné: "parler plutôt de certaines grandes figures nègres qu'elle avait côtoyées de près" (13). Par ce biais, et par la "technique d'association libre" (*ibid.*), l'auteur a pu en apprendre sur "elle, son enfance au Congo, sa relation à ses parents, sa relation à son

premier mari, sa mère, son fils” (ibid.), etc. Cette ouverture de soi, fût-ce par détour, depuis le jeune âge de pied-noir au Congo jusqu’à l’époque de l’intellectuelle mordue de négritude et de littérature orale d’Afrique, ne procédait pas, pense l’auteur, de la volonté de “laisser un témoignage pour la postérité” ou de “se mettre en avant, s’afficher” (14). Gounongbé se demande plutôt si elle ne surgissait pas de la nécessité de “se soigner de [la] déprime qu’elle traversait”, de “s’alléger du poids de la culpabilité intime qu’elle traînait depuis des décennies envers les siens” (ibid.)

L’intérêt de L. Kesteloot pour la négritude n’est pas non plus à situer dans l’ordre des évidences. L’auteur est “tenté de [le] comprendre [...] comme un mécanisme de réparation” (14) pour celle qui “a grandi dans un pays de Nègres dans l’ignorance presque totale de leur existence” (ibid.), laquelle ignorance est prise pour “un terrible déni organisé de la réalité” (ibid.). Gounongbé ne manque pas de souligner que toute célèbre qu’elle était, la “grande spécialiste” de la littérature négro-africaine brillait par “sa simplicité, son désir d’effacement, son profond besoin de céder la place, de mettre au-devant de la scène [des] Africains d’abord, notamment ses collègues sénégalais”, évitant de “leur faire de l’ombre dans sa mission d’assistance technique” (17).

Le livre entame le parcours de L. Kesteloot dans le monde de la négritude par la justification de ce choix: “C’était la première femme qui s’intéressait scientifiquement à ce mouvement de la négritude” (19). Il renforce la justification par les réflexions de l’écrivain Jean-Pierre Orban à qui L. Kesteloot s’était confiée “quelques mois avant sa disparition” (ibid.): 1) “Comprendre comment cette femme avait, pour l’essentiel, fondé les études littéraires africaines dans le monde francophone”, 2) “pourquoi une femme quand aucun homme, à la fin des années cinquante, ne s’intéresse à la littérature subsaharienne”, 3) “pourquoi une Belge alors que le centre de la critique littéraire était à Paris”, 4) “d’où venait cette dame [et] ce goût ou ce désir d’Afrique”. L’essai de Gounongbé apporte des réponses à toutes ces questions.

Ayant passé en Afrique son enfance et son adolescence mais ignorant presque totalement l’Afrique et sa civilisation car “on [lui] a toujours dit que leur civilisation n’était pas une” (90), car “[ses] parents ne croyaient pas à leur civilisation” (ibid.), c’est à l’Université Catholique de Louvain que L. Kesteloot découvrira l’Afrique. Elle s’essayera d’abord au droit qu’elle troquera contre la littérature négro-africaine dans laquelle elle entrera par la porte de la lecture de *Cahier d’un retour au pays natal* d’Aimé Césaire.

Une maîtrise en lettres, en plus de ne pas assurer un travail stable, est loin de combler le fossé créé par une éducation aux relents colonialistes au Congo. La nécessité de pousser plus loin les études s’imposait. Seulement, l’idéologie qui refuse la civilisation au continent noir ne croît pas seulement sous l’ombre des forêts du Congo. Une thèse de doctorat dans le domaine de la littérature négro-africaine à l’Université Catholique de Louvain de l’époque était impensable car, du jugement du professeur Joseph Hanse, “il n’y avait pas d’écrivains noirs” (49). Sa passion pour la négritude la poussant, L. Kesteloot a quitté son Alma mater pour l’Université Libre de Bruxelles où elle s’est rabattue sur un hispanisant qui “avait son ignorance dans le domaine” (ibid.), le professeur Etienne Vauthier. Le port d’attache trouvé, ses recherches et ses connexions allaient faire le reste.

Sous le volet des connexions justement, quatre noms ressortent de ce parcours sur la littérature négro-africaine qui aura nourri la soif et la maturité intellectuelles de L. Kesteloot et donné matière au portrait que Gounongbé brosse d’elle dans cet ouvrage. Il s’agit de Léon-Gontran Damas, Aimé Césaire, Hampaté Bâ, Cheikh Anta Diop. Le lecteur découvrira – nous préférons entretenir la curiosité – pourquoi le premier nom a été évacué des entretiens qui ont donné matière à *Lilyan Kesteloot, Femme au cœur de la négritude*. La croissance intellectuelle pour retrouver l’Eurydice ignorée de la jeunesse au Congo s’est doublée d’un autre lien: “[...] son affection pour ce continent était d’ordre biologique, physique et existentiel puisqu’elle alla jusqu’à épouser un Africain et en faisant un enfant

de cette “race”, de même son attachement à ce continent était aussi idéologique, culturel” (26).

Une fois la découverte de l’Afrique et de la négritude faite à travers cette sorte de voyage initiatique en Europe, s’ouvrait la voie vers le voyage de retour marqué du sceau de la réparation et quelque peu stimulé par des circonstances d’ordre familial: “Lilyan choisit de revenir en Afrique parce qu’elle aimait ce continent. [...] C’était “une vieille Congolaise, une fille de l’équateur, des forêts” (89). Gounongbé ajoute: “L’ont poussée vers ce continent après son séjour d’enfant, les soucis conjugaux, certainement ses recherches qui lui ouvraient les portes des universités africaines naissantes. Elle eut envie de participer à ce mouvement d’émancipation des Africains pour une nouvelle Afrique” (ibid.).

Le projet d’une “nouvelle Afrique”, une “Afrique indépendante”, celle d’un “avenir meilleur”, une Afrique “libre, forte, digne, organisée,” une Afrique “plus importante qu’un individu, plus importante qu’un enfant, plus importante qu’un mari, qu’un parent”, (128) allait porter L. Kesteloot dans quatre pays: le Cameroun, le Mali, la Côte d’Ivoire, le Sénégal. À chaque choix ses renoncements, ce retour en Afrique coupait L. Kesteloot de sa famille dont elle ne partagera qu’à distance diverses épreuves, d’où le “complexe de culpabilité” qui l’accompagnera jusqu’à ses derniers jours. Et pour ajouter à l’amertume, ce sentiment d’échec: “Elle s’était donné cette mission de participer à une amélioration, à un bonheur africain, à une harmonie africaine. Puisque ces vœux ne se réalisaient pas, elle estimait donc avoir échoué” (128). Elle s’expliquait ainsi: “Mon échec est corrélatif à l’échec de la société africaine” (ibid.).

Échec ou tout simplement réalité des limitations de l’individu par rapport à certaines tâches, en l’occurrence celle de réparer, dans un parcours personnel, ce que des siècles d’esclavage et de colonisation ont contribué à détruire, une seule vérité s’impose. Le parcours de L. Kesteloot est bien à la mesure de ses vœux: “Elle aimerait bien qu’on retienne d’elle qu’elle avait été une pionnière [...], découvreuse, défricheuse de nouveaux chemins, celle qui a creusé un sillon dans le domaine de la littérature africaine, écrite, puis orale...” (124). La lecture du livre d’Ari Gounongbé démontre clairement cette vérité. Aux curieux de découvrir sous tous ses angles le portrait de celle que certains surnommaient “la *pasionaria* de la négritude” (42), *Lilyan Kesteloot, Femme au cœur de la négritude* est le livre à lire.

Philippe Basabose

Memorial University

Chalvon-Demersay, Sabine. *Le troisième souffle. Parentés et sexualités dans les adaptations télévisées*. Paris : Presses des Mines, Collection Sciences sociales, 2021. 252 p.

Sabine Chalvon-Demersay’s fascinating book is a work of sociology and media history that often also doubles as an astute commentary of several 19th century popular novels: Victor Hugo’s *Les Misérables*, Alexandre Dumas’ *The Count of Monte Cristo* and Paul Feval’s *Le Bossu (The Hunchback)*. Fundamentally, this is a book about adaptation as critique, premised on the idea that each new adaptation is grounded in a critical reevaluation of, and an active engagement with, the original text. Chalvon-Demersay examines the profound transformations in family and parental structures that started in the early to mid-70s: the push for gender equality and the decline of “institutional” or “traditional” family ties – in other words, the liberalization and the liberation of the family unit (11). She is interested in how these major cultural, social and legal changes are reflected in adaptations of classic works of French fiction broadcast on television between the early 1970s and the early 2000s. The book attempts to reconstruct the logic of these